

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

LES FLEURS DE LA CHARITÉ

SOMMAIRE : Projet. *A. Nunesvais*. — Tabernacles. — Le chien charitable. — Notre-Dame de la Soledad. *Légende Espagnole*. — Comment assister les pauvres. *Bossuet*. — Jeunesse et Charité. *P. Delaporte, S. J.* — Les Histoires de Théodore. *L. Veillot*. — Souvenirs d'un Aumônier. *A. N.* — Vie de M. Le Prévost. — Singulier assaisonnement. — Correspondance.

PROJET

Depuis une semaine, je suis fort embarrassé pour ma causerie d'Avril. Jouissant, depuis plus d'un mois, d'un repos forcé, je suis réduit, comme le lièvre de La Fontaine, à songer : “ *Cur, que faire en un gîte à moins que l'on ne songe* ” Aussi les sujets se présentaient-ils d'eux-mêmes. Vais-je parler des Vocations de nos enfants pauvres ? Parmi eux il y en a que Dieu appelle à l'état religieux ou au sacerdoce, mais le moyen d'y parvenir ? Vais-je proposer une souscription annuelle aux personnes qui s'intéressent au Patronage ? Grâce à ces secours réguliers, que de courses nous seraient épargnées ! J'allais me décider pour l'un ou pour l'autre sujet, lorsqu'un manufacturier, cédant à une inspiration qui lui vient certainement du ciel, est venu nous exposer un projet qui évidemment a du bon.

Ce manufacturier de chaussures connaît l'Œuvre de l'Ouvroir établi au Patronage depuis longtemps. Des dames charitables viennent le lundi ou le mardi de chaque semaine, dans l'après-midi, travailler à la confection des habits de nos enfants. Grâce à cet acte de charité, nous arrivons à distribuer des vêtements, été comme hiver, à plus de 150 enfants qui sans ce secours ressentiraient d'une façon plus vive les souffrances de la pauvreté. — Or ce bon exemple, donné par les dames de l'Ouvroir, a été admiré par ce manufacturier (que les dames lisent ceci avec grands sentiments d'humilité) ; mais de l'admiration il est passé à la pratique. Pourquoi, me disait-il, ne formeriez-vous pas une société charitable parmi les fabricants de chaussures ? Il vous faut 400 paires de souliers par an ; qu'est-ce que cela en définitive ? Les membres de cette société ne viendraient pas travailler chez vous, mais, ce qui est plus simple, travailleraient chez eux. Chacun s'engagerait à donner un nombre déterminé de chaussures. Qu'est-ce qu'une demi-caisse par an pour une maison ?

J'écoutais avec intérêt l'exposé de ce projet, et je trouvais l'orateur très éloquent et surtout très pratique ; je me suis engagé à faire part de cette idée. Je m'acquitte de cette promesse. J'irai même plus loin et dès aujourd'hui la société charitable est fondée avec un membre, celui qui a eu l'honneur du projet. Mais comme les sociétés d'une personne sont d'un rassemblement difficile, je m'inscris comme membre honoraire.

A l'œuvre, Messieurs les manufacturiers ! L'idée est sortie de St-Roch, elle fera son chemin ! Avec grand plaisir et reconnaissance plus grande encore je recevrai les noms de tous ceux qui consentent à nous venir en aide pour chauffer nos enfants. A chacun de déterminer ce qu'il compte donner.

A. NUNESVAIS,

prêtre de la Congrégation des FF. de S. Vincent de Paul.

TABERNACLES

Déjà plusieurs de nos enfants sont assurés de leur habillement pour leur Première Communion, mais combien attendent encore avec impatience que notre appel soit entendu ! La Première Communion aura lieu le 18 mai ; d'ici là, nous recevrons avec reconnaissance les aumônes, et nous espérons bien que tous nos enfants trouveront les bienfaiteurs qui consentiront à les adopter pour ce beau jour.

Voici la liste des aumônes reçues :

Rév. M. Joseph O. L., \$5, comptant sur les prières quotidiennes de vos enfants. — M. D. O. C., \$5 pour obtenir la guérison d'une maladie grave. — Quidam, \$5 pour le plus nécessiteux, à l'intention de St Antoine, pour obtenir une grande faveur. — Mme Azelie B., \$5 pour l'ornementation d'un petit Tabernacle. — Un ami de l'Œuvre, \$10 pour deux enfants pauvres qui devront porter le nom de Edouard et de Lucien. — M. P. L. T., \$5 pour habiller un enfant qui portera le nom de Pierre à la Confirmation. — Mme Elie J., \$5 pour habiller un Premier Communiant. — Un abonné, \$2. — Divers, \$2. — M. et Mme D., \$5 pour une guérison. — Une abonnée, \$5 pour un enfant de la Première Communion, pour la guérison d'une longue maladie et la réussite de nombreuses affaires. — \$5 pour habiller un de vos enfants pauvres. Je désire qu'il prenne à la Confirmation le nom de Léandre. J'offre cette aumône en l'honneur de St Antoine pour le remercier d'une faveur spirituelle obtenue par son intercession. Une enfant de Marie, — \$1 pour vos enfants de la Première Communion. Mme E. T. F. — \$5 pour habiller un enfant afin d'obtenir une grâce particulière. C. T. D. — \$10.00 pour vos enfants pauvres. *Paul. Jacques.* — 14 avril 1899.

Que le fort soulage le faible, le faible chérira le fort et lui obtiendra de Dieu accroissement de force.

S. VINCENT DE PAUL.

Le chien charitable

Deux pauvres petites Irlandaises venaient de perdre leur mère épuisée de fatigues et de privations depuis la mort du père. La misère était si grande dans leur village que personne ne pouvait songer à se charger des malheureuses orphelines. Que faire ? Une voisine se souvint que la mère avait parlé d'un beau-frère qui habitait à quelques lieues de là, mais qu'elle ne voyait plus.

“ Qu'importe, dit-on, il ne pourra refuser de recevoir les enfants de son frère.”

Un charretier qui devait passer non loin de Kilburn, proposa de prendre les petites filles, et de les mettre dans leur chemin. La proposition fut acceptée : Mary et Sizzie montèrent dans la voiture. L'aînée avait sept ans, la plus jeune cinq.

Arrivé à la bifurcation de la route, le charretier s'arrêta, déposa les enfants à terre et leur dit : Prenez à gauche, marchez tout droit et dans deux heures vous serez à Kilburn où demeure votre oncle.

Les pauvres petites, tout interdites, se mirent à pleurer en voyant s'éloigner la voiture. Mais Mary, prenant courage, dit à Sizzie :

“ Allons, viens, il faut nous dépêcher pour arriver là-bas avant la nuit.

— Mais j'ai grand'faim, reprit l'enfant, nous n'avons pas diné aujourd'hui. Elle prit cependant la main de sa sœur, et toutes deux se mirent à marcher. Elles allaient lentement, les pauvrettes, avec leurs petites jambes et leur faiblesse. Au bout d'une heure, elles ne pouvaient plus avancer. Une ferme apparaissait à quelques mètres.

“ Si nous demandions du pain dans cette maison ? ” dit la petite Sizzie. Marie hésitait, car elle n'avait jamais mendié.

Mais elle se sentait exténuée et voyait sa petite sœur prête à tomber d'inanition. Elles se dirigèrent donc vers la ferme. Au moment d'y entrer, elles entendirent un homme gronder rudement un berger, puis rentrer dans la maison en fermant violemment la porte derrière lui. Effrayées, elles attendirent quelques instants, puis se décidèrent à frapper doucement. — Qui est là ? lit une grosse voix.

Mary entra et dit presque bas : “ Pourriez-vous nous donner un petit morceau de pain ou un peu de pommes de terre, Monsieur ? Nous . . .

— C'est cela, s'écria le fermier, des mendiante. Nous avons à peine de pain pour nous-mêmes : vous n'aurez rien ici. Allez-vous-en." Les enfants terrifiées se mirent à pleurer.

" Ah ! vous croyez me gagner par vos larmes, je connais cette comédie-là. Retournez près de vos parents qui sont sans doute des paresseux, aimant mieux manger le pain d'autrui que de gagner le leur.

— Notre père et notre mère sont morts, dit Mary.

— Oui, oui, encore une histoire pour m'attendrir.

— Oh ! non, Monsieur, c'est bien vrai, et nous avons si faim ! ma petite sœur ne peut presque plus marcher.

— Bah ! bah ! est-ce que je crois tout cela ! Allez vous-en, dis-je." Et poussant les enfants dehors, il referma la porte.

Les pauvres petites se retrouvèrent dans la cour, ne sachant que faire. Tout à coup, Sizzie quitte la main de sa sœur et court vers un coin où un chien enchaîné commençait à manger sa soupe dans une écuelle de bois. Sizzie avance doucement la main, le caresse malgré sa mine farouche. " Donne-moi du pain," dit-elle. Et prenant un morceau de pain surnageant, elle se mit à manger avec le chien. Mary, pressée par la faim, imite sa sœur sans que le chien leur dit rien. Étonné de cette nouvelle société, il laisse faire les enfants et finit même par se reculer et leur céder place entière à l'écuelle.

Le fermier regardant dans la cour pour voir si les petites mendiante étaient parties, les aperçoit près de la niche ; sachant son chien très méchant et ému par un reste d'humanité, il accourt vers elles, en criant : Retirez-vous, le chien va vous déchirer ! Mais il s'arrête surpris en voyant le chien regarder tranquillement ces enfants qui mangent son dîner, puis s'approcher de son maître en remuant la queue, comme pour lui dire : Ne renvoyez pas mes hôtes !

Ce spectacle étrange remue le cœur de cet homme. Les petites filles s'étaient levées tremblantes :

— Votre faim est donc vraiment bien grande, dit alors le fermier, puisque vous ne vous dégoûtez pas de la soupe du chien. Venez, je vais vous donner une meilleure nourriture.

L'animal avait fait honte au maître.

Il fit rentrer les enfants, leur servit à dîner, et les questionna sur leur pays, leur famille.

Au nom de leur père, il tressaillit.

“ Vous êtes donc les enfants de Martin Pellivan, s'écria-t-il, et de Mary Kilevart. Et, les larmes aux yeux, il serra Sizzie sur son cœur avec tendresse.

— Savez-vous mon nom ? reprit-il en s'adressant à Mary tout étonnée. — Non, dit-elle, nous sommes entrées ici en allant à Kilburn chez notre oncle que ma mère ne voyait pas parce qu'il avait le cœur dur, disait-on : s'il ne nous reçoit pas, nous n'aurons plus qu'à mourir de faim.

— Non, non, cela n'arrivera pas. Dieu s'est servi d'un chien pour toucher cet homme au cœur dur. Ce Dieu, dans sa bonté, a eu pitié de lui et de vous. Je suis votre oncle Patrick : j'ai quitté Kilburn pour prendre cette ferme : c'est la Providence qui a guidé vos pas ici. Désormais vous êtes mes enfants.

Patrick tint parole et, depuis lors, il ne refuse jamais un morceau de pain au mendiant qui l'implore.

Notre-Dame de la Soledad

LÉGENDE ESPAGNOLE

Il y avait une fois une pauvre veuve qui avait un fils unique qu'elle aimait passionnément. Il était soldat et avait dû partir pour l'Amérique. La pauvre vieille n'avait d'autre consolation que d'aller à l'église, où elle restait prosternée au pied d'un autel de la Vierge de la *Soledad*, jusqu'à ce que le sacristain fermât les portes de l'église.

Un jour que celui-ci avait eu à l'avertir de s'en aller, il lui dit : “ Mais, senora, que pouvez-vous faire aussi longtemps, tous les jours, devant cet autel ? ” A quoi la bonne vieille répondit : *Je tiens compagnie à la Vierge dans sa solitude.*

Peu de temps après, il arriva que l'infortunée reçut la nouvelle de la mort de son fils. On peut imaginer quelle fut sa douleur que ne parvinrent à adoucir, ni les consolations, ni les conseils par lesquels ses voisines essayaient de la calmer. En sorte que peu à peu chacune retourna à ses affaires, et que la malheureuse resta seule et isolée, comme un cyprès à côté d'une tombe.

Alors sa porte s'ouvrit et elle vit apparaître une dame d'une grande beauté, habillée de noir, accompagnée d'un jeune homme vêtu d'une tunique de couleur foncée et d'un manteau vert, sur lequel tombaient de longs cheveux châains. Ce dernier resta sur le seuil, pendant que la dame, d'un pas lent et

avec une physionomie affable, s'avancait et s'asseyait à côté de la pauvre veuve, à laquelle elle se mit à prodiguer de telles consolations, et à dire des choses si douces et avec tant d'onction, que la veuve sentit s'apaiser en elle la violence de sa douleur et entrer dans son cœur le calme saint de la résignation.

“ Qui êtes-vous ? dit-elle alors à la douce consolatrice, qui êtes-vous, senora, vous qui avez eu compassion de cette infortunée, qui êtes venue dans ma solitaire demeure et qui, par des paroles si snaves et si saintes, avez rempli mon pauvre cœur de consolation et d'acquiescement à son malheur ? La dame alors se levant, lui répondit : “ Je suis Marie, je suis celle que tu as tant visitée dans sa solitude et je viens te visiter dans la tienné.”

Comment assister les pauvres

Mais quel service leur devons-nous rendre ? en quoi sommes-nous tenus de les assister ? Vous le voyez déjà, chrétiens, dans l'exemple du patriarche Abraham. Mais l'admirable saint Augustin vous va donner encore sur ce sujet-là une instruction plus particulière. “ Le service que vous devez aux nécessiteux, c'est de porter avec eux une partie du fardeau qui les accable.” L'apôtre saint Paul ordonne aux fidèles de “ porter les fardeaux les uns des autres ”. Les pauvres ont leur fardeau, et les riches ont aussi le leur. Les pauvres ont leur fardeau : qui ne le sait pas ? Quand nous les voyons suer et gémir, pouvons-nous ne pas reconnaître que tant de misères pressantes sont un fardeau très pesant, dont leurs épaules sont accablées ! Mais encore que les riches marchent à leur aise, et semblent n'avoir rien qui leur pèse, sachez qu'ils ont aussi leur fardeau. Et quel est ce fardeau des riches ? chrétiens, le pourrez-vous croire ? ce sont leurs propres richesses. Quel est le fardeau des pauvres ? c'est le besoin : quel est le fardeau des riches ? c'est l'abondance. “ Le fardeau des pauvres, dit saint Augustin, c'est de n'avoir pas ce qu'il faut ; et le fardeau des riches, c'est d'avoir plus qu'il ne faut. Quoi donc ? est-ce un fardeau incommode que d'avoir trop de biens ? Ah ! que j'entends de mondains qui désirent un tel fardeau dans le secret de leurs cœurs ! Mais qu'ils arrêtent ces désirs inconsidérés. Si les injustes préjugés du siècle les

empêchent de concevoir en ce monde combien l'abondance pèse, quand ils viendront en ce pays, où il nuira d'être trop riches, quand ils comparaitront à ce tribunal, où il faudra rendre compte non seulement des talents dispensés, mais encore des talents enfouis, et répondre à ce juge inexorable, non seulement de la dépense, mais encore de l'épargne et du ménage ; alors ils reconnaîtront que les richesses sont un grand poids, et ils se repentiront vainement de ne s'en être pas déchargés.

Mais n'attendons pas cette heure fatale, et, pendant que le temps le permet, pratiquons ce conseil de saint Paul : " Portez vos fardeaux les uns les autres." Riche, portez le fardeau du pauvre, soulagez sa nécessité, aidez-le à soutenir les afflictions sous le poids desquelles il gémit : mais sachez qu'en le déchargeant, vous travaillez à votre décharge : lorsque vous lui donnez, vous diminuez son fardeau, et il diminue le vôtre : vous portez le besoin qui le presse : il porte l'abondance qui vous surcharge. Communiquez entre vous mutuellement vos fardeaux, " afin que les charges deviennent égales," dit saint Paul.

BOSSUET.

Jeunesse et charité

II

Autre histoire : autre simple et naïve merveille.
C'est encore un enfant : c'est une pauvre vieille,
Dont le front, encadré d'un flot de cheveux blancs,
Branlait, au moindre effort, comme ses pas tremblants ;
Si bien qu'elle disait, la bonne Madeleine :
" J'ai des cheveux de neige et des jambes de laine."
— Elle riait ; pourtant elle avait un souci.
Bien gros, bien lourd, depuis bien longtemps, elle aussi ;
Et des pleurs humectaient ses papillotes blanches !...
Pour elle, il n'était plus ni fêtes, ni dimanches,
Car n'ayant plus de pied, il lui fallait..... un bras,
.....
Un bras vint, à la fin, la tirer d'embaras ;
Quelqu'un vint lui prêter un bras fort et main forte.
Le matin du dimanche, on frappait à sa porte ;
Un guide jeune, alerte, empressé, complaisant,
A la veste élégante, au col droit et luisant,
Dandy du magasin et de la *Conférence*,
Frais comme les beaux jours, gai comme l'espérance,
Emmenait Madeleine à la messe, au sermon,

Comme eût fait, pour Baucis, l'antique Philémon.

Madeleine était fière ; et, pour être plus belle,
Mettait son châle à fleurs de couleur Isabelle,
Son bonnet, enchâssé de tuyaux arrondis ;
Et se croyait, au moins, au seuil du paradis.

Et leurs anges gardiens, s'amusant à les suivre,
Déblayaient leur chemin de toute aspérité ;
Puis, de retour au ciel, écrivaient au grand-livre :
" Paris a deux bonheurs : " Jeunesse et Charité ".

III

C'est dans un galetas, charitable auditoire,
Que nous irons chercher ensemble une autre histoire.
Il est — ce galetas — bien obscur, bien étroit,
Riche de courants d'air, mais de courants d'air froid ;
Le vent y vient et va, tout à l'aise : il pénètre
A travers les cloisons, par l'unique fenêtre,
Par la porte, le toit et le mur crevassé :
Et pas même un charbon dans le foyer glacé.
... C'est beau, c'est bon, le feu !... mais il faut qu'on l'achète ;
Et là, dans leur berceau, dans leur mince couchette,
Des enfants tout transis écoutent en tremblant
Le vent d'hiver qui sille et qui pleure en sifflant ;
Leur joue, hélas ! est rouge et leur main est bleuâtre !
Que faire ?... le papier, le mastic et le plâtre,
C'est cher, trop cher surtout quand on attend l'huissier.
— Or, saint Vincent de Paul envoie..... un tapissier ;
Artiste improvisé, mais gratuit, il apporte
Du plâtre pour les murs, du mastic pour la porte,
Des bourrelets tout neufs trouvés chez le fripier,
Des clous et deux rouleaux immenses de papier.
Puis le voilà qui colle et cloue, à perdre haleine,
Là, le papier ; ici, du crin ou de la laine ;
Qui glisse le mastic, pose les bourrelets ;
Et fait, du galetas si noir, un vrai palais.
A force de mastic, de papier et de plâtre,
Le vent ne sifflait plus : le bois chanta dans l'âtre ;
Tout resplendit, doré, rougi par ce flambeau ;
Et les enfants criaient : " Que c'est beau ! que c'est beau !... "

Aux fentes, plus de bise ; aux vitres, plus de givre ;
L'artiste s'étonnait de sa dextérité,
Et les anges, là-haut, écrivaient au grand-livre :
" Paris a deux vertus : Jeunesse et Charité."

P. V. DELAPORTE, S. J.

(A suivre)

Les histoires de Théodore

I

“J’ai connu,” nous dit Théodore, “une vieille femme qui dans sa jeunesse avait fait le vœu de ne jamais refuser assistance aux pauvres de Jésus-Christ. Elle était pauvre elle-même, ne possédant que sa chaumière, un petit champ et sa robuste santé. Jusqu’au jour de sa mort, c’est-à-dire pendant cinquante ans et plus, à travers tout ce que Dieu lui voulut envoyer d’infortunes, de maladies, de mauvaises années, elle fut fidèle à son vœu. On la connaissait : on savait que sa maison ni sa main n’étaient jamais fermées : qu’elle était toujours prête à veiller un malade, à ensevelir un mort, à donner au mendiant qui passait la meilleure part de son dernier morceau de pain ; et, s’il passait deux mendiants, ou que le morceau fût trop petit, elle donnait tout. Que de fois, au milieu de la nuit, elle entendit frapper à sa porte ! Chaque fois elle se leva diligemment, même dans sa vieillesse et dans ses maladies, ouvrit à l’hôte que Dieu lui adressait, et le remercia, quel qu’il fût, d’être venu chez elle. S’il avait froid, elle allumait le feu : s’il avait faim, elle préparait en hâte un repas aussi bon qu’elle pouvait l’offrir ; si c’était un infirme, un malade, elle pansait sa plaie et lui donnait son lit, heureuse de prendre pour elle la paille réservée aux hôtes bien portants. Le matin arrivé, elle renouvelait ses remerciements, ajoutait quelque chose à l’aumône de la veille, et le pauvre pouvait partir sans dire son pays ni son nom.”

— Mon Dieu ! s’écria l’un de nous, interrompant Théodore, quand le jugement viendra et que la charité de cette femme sera glorifiée aux yeux de tout l’univers, quelle pensée aurons-nous de nos misérables aumônes, si pompeuses et pourtant si avares ?

— Oui, reprit un autre, quelques-uns recevront le ciel pour un verre d’eau, mais beaucoup recevront seulement ce qu’ils auront donné. Eussent-ils donné des millions, qu’ils seront pauvres alors ! Dieu, qui se sert souvent de notre paresse et de notre vanité pour nourrir les pauvres, peut-il nous savoir gré d’un peu de monnaie jetée à l’indigent, afin d’écarter sa vue et sa prière ? Autant vaudrait dire que c’est vertu de prendre une voiture pour s’épargner le mauvais chemin ! Et ces riches

qui achètent à prix d'argent un renom de charité, sans songer le moins du monde à ranimer la charité dans leur âme, ils peuvent s'attirer le sourire des quêteuses : mais que leur doit le bon Dieu ? Trop heureux si cette générosité ne s'appelle pas hypocrisie dans le ciel ! Cent hôpitaux bâtis avec pompe seraient une œuvre petite devant l'humble cabane que tenait toujours ouverte cette servante de Jésus-Christ.

“ C'était une femme ignorante, ” continua Théodore, “ mais vive, gaie, avec ce bon sens supérieur et parfait des ignorants qui connaissent Dieu. Je ne pense pas qu'elle ait su lire ; mais, quand elle parlait du ciel, de l'âme, de Dieu, je vous assure qu'elle en parlait plus clairement, plus éloquemment et plus sagement que nous. J'ai rencontré dans ma vie des philosophes entêtés, contre lesquels je m'épuisais vainement : combien j'aurais voulu les voir au foyer de cette ignorante, ou à son chevet lorsqu'elle attendait paisiblement sa fin ! Elle fut charitable envers la souffrance, et douce envers la mort. Elle les vit venir et les reçut comme elle avait reçu les pauvres, ces autres visiteurs de Dieu : avec le sourire, l'empressement et la paix. Les souffrances lui donnaient souvent le délire : alors elle s'agitait, criait, bondissait, devenait folle, et il fallait la lier. Or elle ne voulait pas qu'on la liât. Quand une crise s'annonçait, sa fille prenait tranquillement les cordes : — Allons, ma mère, il faut que je vous lie. — Pourquoi donc, ma fille ? — Votre mal vous reprend. — Je t'assure que non. — Si, ma mère : je le vois. — Je ne veux pas qu'on me lie ! s'écriait-elle avec force. — Eh quoi ! reprenait la fille, Notre-Seigneur lui-même n'a-t-il pas été lié ? — L'effet de ce mot était immanquable. Le nom puissant de Jésus-Christ calmait soudainement tout le désordre de la nature. Cette pauvre malade présentait ses bras : — Fais, ma fille, disait-elle. — Et elle se laissait lier.

“ Je l'aimais beaucoup ; j'allais souvent m'édifier auprès d'elle. Sa prière était entraînant : elle disait d'admirables choses. Un jour, au premier coup d'œil, son état me parut amélioré. Elle semblait avoir plus de forces, elle parlait gaiement et nettement. — Vous voilà bien, lui dis-je. — Mais oui, me répondit-elle, c'est aujourd'hui que je meurs. — Je me tournai vers sa fille, et je lui demandai ce que pensait le médecin, ne pouvant croire qu'elle fut si bas. — Le médecin est content, me

répondit cette fille avec la même fermeté ; mais moi, je crois que ma mère va mourir puisqu'elle le dit. — Oh ! j'en suis bien sûre, reprit la bonne femme : de minute en minute je sens que le moment approche. Je suis prête : j'ai vu M. le curé, il m'a promis de revenir ; j'aurai le temps de me confesser encore une fois : j'irai jusqu'au soir. — Et elle se mit à me parler du ciel avec cet accent de la foi et de la vérité qui prophétise dans la bouche des saints mourants.

“ C'était là surtout ce qui me faisait penser qu'elle allait en effet mourir, car extérieurement elle n'affaiblissait pas. Vous jugez bien qu'il n'y avait en elle pas plus de philosophie et de jactance que je n'y voyais de terreur. L'humble créature ne s'était jamais dit qu'il convenait de mourir bravement. Elle ignorait que sa vie avait été sublime, et je savais seul quel grand spectacle m'offrirait sa mort. Point de faiblesse, point de regrets, point d'impatience : c'était le voyageur au bout de sa course, qui, voyant à peu de distance la maison de sa famille, oublie le chemin, ne se doute pas de l'accueil, et se sent tout reposé au seul aspect du lieu de son repos. Le médecin vint : il dit encore, sans ébranler la conviction de la malade, qu'elle n'était pas au moment de mourir : il ne lui trouvait qu'un peu de fièvre. Et moi, persuadé comme elle que son heure était heureusement venue, je me demandais si cette fièvre qui lui donnait la force et l'éclat de la santé, venait de la faiblesse du corps ou de la force de l'âme, si elle trahissait la nature expirante ou révélait l'assistance de Dieu. Le curé vint. La mourante se confessa une dernière fois ; semblable à l'envoyé fidèle, qui, sans songer au mérite de sa mission remplie et du long chemin parcouru, secoue, avant de paraître à l'audience de son roi, un reste de poussière jeté sur lui par l'effort du vent. Oh ! qu'il faisait bon la voir, toute revêtue de la splendeur du pardon suprême, attendre, pour ainsi dire debout, le jugement, la récompense magnifique du tout-puissant Maître qu'elle avait si bien servi ! Elle ne cessa point d'être modeste : et néanmoins, entre elle et moi, la supériorité du rang temporel disparut. Son lit, où les pauvres avaient si souvent pris sa place, était vraiment un trône. Au pied de ce trône, je reçus avec bonheur la promesse d'être protégé. Je ne lui demandai pas de me bénir, elle ne m'aurait pas compris ; je lui demandai de prier pour moi. Et elle m'en donna l'assurance.

“ Le soir même, elle me tint parole. Ainsi qu'elle l'avait annoncé, elle acheva le jour, mais elle n'alla pas plus loin. Au moment où le soleil entre dans la mer, cette âme bénie s'éleva paisiblement dans l'éternité. Elle arriva devant Dieu avec les prières de l'Angelus. Si les bienheureux laissaient ici-bas une autre lumière que celle dont ils illuminent nos cœurs, l'œil aurait, ce soir-là, compté une étoile de plus parmi les flambeaux charmants qui dirigent, la nuit, les pas fatigués du pauvre et du pèlerin.

L. VEUILLOT.

Souvenirs d'un Aumônier

LES PLAINTES D'UNE MÈRE

Que de fois dans mes visites il m'est arrivé d'entendre des plaintes très vives contre le patronage : “ Pensez donc, Monsieur l'abbé, une paire de souliers achetée le matin même, à midi mon garçon rentre à la maison, un talon était déjà parti. Je ne peux pas faire de dépenses pareilles.” La question des souliers est très importante dans un ménage ; aussi j'ai beau répondre que l'enfant usera quand même et peut-être plus vite ses chaussures en courant les rues, il m'est difficile d'avoir le dernier mot. Une autre fois, c'est un pantalon qui porte les traces lamentables d'une lutte un peu trop vive : ou bien une joue, un œil quelque peu endommagés. Alors, comme toujours, c'est le refrain habituel : “ Puisque tu ne peux sortir sans te déchirer et te mettre en sang, tu n'iras plus au patronage.” Mais les plaies se cicatrisent, les habits sont raccommodés, et le dimanche suivant le petit homme embrasse sa mère un peu plus fort, lui promet d'être bien sage, et s'envole vers le patronage.

Aussi, je dois l'avouer, toutes ces récriminations me laissent assez froid. Il y a cependant des plaintes extraordinaires, appuyées sur des motifs fort graves : “ Ah ! Monsieur, je ne sais ce que vous faites de mon fils ? — Qu'y a-t-il donc ? serait-il insupportable ? — Ce n'est pas cela, mais il a parfois des idées bizarres. Tenez, dimanche dernier nous allions nous mettre à table, j'avais servi le dîner, n'est-il pas venu m'enlever tout ce qu'il y avait de préparé ? Depuis quelques semaines il fait partie de la Conférence de Saint-Vincent de Paul ; il est chargé de visiter deux pauvres vieillards, la

femme est infirme, le mari est veilleur de nuit et travaille fort peu, aussi le dîner est souvent très maigre. Ce jour-là, il n'y avait rien à la maison ; les deux pauvres vieux étaient bien tristes. Mon garçon entre sur ces entrefaites : dès qu'il apprend le sujet de cette tristesse, il court chez nous : tout était prêt, il n'a eu qu'à envelopper le plat dans une serviette, et, malgré toutes mes remontrances, il est allé servir ses deux vieillards sans leur dire d'où venaient ces provisions inattendues. Au fond, il a bien fait ; mais vous savez que nous ne sommes pas riches, et ce jour-là nous avons été un peu gênés."

Heureuses les mères qui n'ont pas d'autres prodigalités à reprocher à leurs enfants ! Du reste, le généreux visiteur est habitué à ces actes de dévouement. La charité est en honneur dans sa famille. Dernièrement, son père trouve à son adresse un billet sans signature dans lequel on lui signale un ménage très malheureux : le père est malade, la mère sans ouvrage et les enfants attendent un morceau de pain. On se consulte pour savoir quel secours apporter : il n'y avait pas grand-chose à la maison, il restait un pain. Le père part avec son fils, portant le pain, unique trésor dont il fût possible de disposer. Nos deux visiteurs arrivent dans une rue étroite, bordée de maisons dégradées. Ils pénètrent dans la chambre qui leur avait été indiquée. Le père était couché sur un mauvais lit, la mère entourée de ses pauvres enfants qui lui demandaient du pain, regardait tristement son mari. Pensez si le pain fut bien accueilli : les petits enfants cessèrent de pleurer, le visage de la mère s'éclaira d'un sourire de reconnaissance, et le pauvre ouvrier accablé par la fièvre serra la main à cet homme, ouvrier comme lui, qui lui portait son dernier pain pour lui venir en aide.

A. N.

Vie de M. Le Prévost

(Suite)

LE SACERDOCE

La Congrégation venait de traverser les épreuves de la fondation, les développements avaient été d'une lenteur qui aurait pu décourager des hommes moins confiants en la Providence. Une trentaine de frères se groupaient autour de M. Le Prévost et quelques prêtres étaient venus offrir leurs ser-

vices à ces amis des pauvres. Jusque-là on avait vécu au jour le jour, développant les œuvres quand le bon Dieu semblait le demander : la principale préoccupation avait été de sauvegarder la vie intérieure au milieu des travaux absorbants du ministère. Mais il était temps de songer à organiser cette armée du bien, à coordonner toutes ces forces, à assurer la hiérarchie indispensable dans toute communauté. M. Le Prévost était le Père bien-aimé, le chef incontesté, mais lui-même prévoyait que la présence simultanée de prêtres et de laïques vivant sur un pied d'égalité absolue pouvait amener des difficultés assez graves, d'autant plus que jusqu'à ce jour les maisons particulières avaient été dirigées réellement par ses premiers compagnons dont aucun n'était revêtu du sacerdoce. Il consulta des évêques éminents, des religieux amis : la seule réponse qu'il obtint fut que l'Institut était providentiel, et que prêtres et laïques devaient continuer à travailler ensemble. Dieu se chargea de résoudre pratiquement cette difficulté, de maintenir l'union qui avait existé jusque-là, tout en donnant aux œuvres de zèle la direction première du prêtre à qui appartient le soin des âmes.

On était vers la fin de 1859. M. Le Prévost approchait de la vieillesse et cependant ses aspirations vers le sacerdoce étaient aussi ardentes que durant ses années de ferveur. Un obstacle insurmontable l'avait retenu jusque-là ; Dieu le fit disparaître, et montra par là qu'elles étaient ses vues sur l'organisation intime de la nouvelle Congrégation. L'expérience de M. Le Prévost, sa grande piété, son intelligence, la connaissance qu'il avait des âmes permirent d'abrégier les années de préparations au sacerdoce.

Sur cette époque de sa vie, M. Le Prévost nous a laissé peu de détails ; il nous en donne le motif. " Je ne vous dis rien, des joies de l'ordination. Ces choses sont plus grandes que la parole : on sent, on aime, on bénit Dieu, c'est tout : on préfère ne rien dire, cela répond mieux à l'infini qu'on a dans le cœur."

Le 22 décembre 1860, M. Le Prévost fut ordonné prêtre dans la chapelle qu'il avait élevé en l'honneur de Notre-Dame de la Salette, il célébra sa première messe au Patronage de Notre-Dame de Nazareth, dans cette maison d'œuvres qui réunissait déjà toutes les manifestations de sa charité. Un de ses amis nous raconte ainsi cette fête touchante :

“ J’ai eu le bonheur d’assister à sa première messe, dix-huit ans se sont écoulés depuis, et j’ai toujours devant les yeux ce tableau, digne des anges. C’était l’avant-veille de Noël 1860, M. Le Prévost célébrait sa première messe, dans la gracieuse chapelle de Notre-Dame de Nazareth, au milieu de ses nombreux amis, de ses confrères de St-Vincent de Paul, des orphelins dont il était le Père, des Sœurs de Charité, et des pieuses dames qui l’avaient aidé dans toutes ses bonnes œuvres. On y voyait aussi quelques membres de ces saintes Familles qu’il a tant de fois consolées et inclinées au bien par ses pénétrantes paroles. Nous étions là, tous profondément émus, attendant le nouveau prêtre, qui s’avance enfin au pied de l’autel, et entonne le *Veni Creator*, puis célèbre la sainte Messe au milieu d’un religieux silence interrompu seulement par le chant des cantiques.

Oh ! que d’émotions, que de pensées se pressent dans l’âme ! que de pieuses larmes s’échappent des yeux lorsqu’on assiste à la première messe d’un ami, d’un bienfaiteur, d’un père des pauvres et des orphelins ! Le nouveau célébrant était cher à quelqu’un de ces titres, à tous les assistants. Il était lui-même visiblement ému et lorsque, pour la première fois, descendant de l’autel, il est venu distribuer le pain des anges à ses fidèles amis rassemblés autour de lui, le tremblement de sa main indiquait assez l’effort qu’il faisait pour surmonter son attendrissement. Une demi-heure durant, et tandis que de fraîches voix d’enfants chantaient ce beau cantique : “ *Qu’ils sont aimés, grand Dieu, tes tabernacles !* ” il eut à distribuer le pain sacré à ses amis.”

Singulier assaisonnement

L’amiral Courbet aimait à raconter l’histoire qu’on va lire. Alors qu’il n’était que lieutenant, il lui arriva de s’aventurer avec quelques-uns de ses matelots, assez loin du rivage, sur les côtes du Gabon. Après une longue marche, la faim qui n’abandonne jamais ses droits, commença à se faire sentir. Point d’auberge à l’horizon, bien entendu, et aucune ressource dans le pays. Ils finirent cependant par découvrir une hutte cachée dans les lianes en fleurs, mais, ce qui était moins séduisant, surmontée de trophées de crânes et de tibias humains enlacés !

Courbet et ses marins, n’ayant pas le choix, entrent résolu-

ment et trouvent trois négresses en train de faire sur leurs corps, les tatouages les plus fantastiques. Pour se mettre dans leurs bonnes grâces, Courbet leur offre quelques menus objets et son foulard, puis leur fait comprendre le but de sa visite, c'est-à-dire que l'heure du déjeuner était depuis longtemps arrivée, mais qu'il n'avait encore rien trouvé pour le faire.

Une des trois indigènes apporte des œufs et chacun se prépare à manger une appétissante omelette. Le lieutenant Courbet se demandait ce que l'on pourrait bien lui ajouter comme assaisonnement, lorsqu'un matelot apporte tout un chapelet de champignons secs qu'il venait de découvrir, précieusement rangés dans un coin de la hutte. Tout le monde fut d'accord que c'était des morilles, de belles morilles bien jaunes et toutes frisottées. Les retirer de leur guirlande et les jeter dans l'omelette fumante fut l'affaire d'un instant, à la grande joie des matelots qui savouraient déjà par avance, ce régal parfumé. Le plat servi chaud et mangé avec appétit, fut trouvé exquis à l'unanimité. Lorsque les femmes qui étaient sorties pour chercher des fruits et du laitage rentrèrent et aperçurent les débris des chapelets qui avaient servi de condiments à l'omelette, elles se roulèrent à terre en poussant des cris déchirants, qui attirèrent l'attention de quelques guerriers de la tribu. Ceux-ci à leur tour, se rendant compte de ce qui s'était passé, devinrent menaçants et poussèrent des cris de vengeance. Il fallut tirer les sabres et mettre le revolver au poing pour calmer leur indignation et les tenir en respect. Courbet crut comprendre alors qu'il avait assaisonné son omelette ! ô profanation ! avec les cervelles desséchées des ancêtres de la tribu, pieusement conservées dans chaque famille, pour éloigner les mauvais esprits. . . Cette révélation inattendue ne troubla guère la digestion de nos braves marins ; il y eut cependant quelques grimaces significatives, mais somme toute, l'omelette était mangée. Le brave Courbet avouait qu'il n'avait rien mangé de plus exquis. . .

Soyons unis et Dieu nous bénira ; mais que ce soit par la charité de Jésus-Christ, car toute union qui n'est point cimentée par le sang de ce Sauveur ne peut subsister.

S. VINCENT DE PAUL.